

Chateaubriand et la nécessaire alliance franco-russe



[Publication initiale : fr.sputniknews.africa]

Par Nicolas Bonnal

Chateaubriand était un ami de la Russie comme le tsar Alexandre 1^{er} fut un ami de la France, même celle de Napoléon.

En 1814, Alexandre écrivit une émouvante lettre au peuple de Paris avant d'occuper cette ville. Il produisit alors ce discours généreux écrit dans un français d'exception, qui était celui de la belle élite russe d'alors :

« Les Français sont mes amis, et je veux leur prouver que je viens leur rendre le bien pour le mal. Napoléon est mon seul ennemi. Je promets ma protection spéciale à la ville de Paris ; je protégerai, je conserverai tous les établissements publics ; je n'y ferai séjourner que des troupes d'élite ; je conserverai votre garde nationale, qui est composée de l'élite de vos citoyens. C'est à vous d'assurer votre bonheur à venir ; il faut vous donner un gouvernement qui vous procure le repos et qui le procure à l'Europe. C'est à vous à émettre votre vœu : vous me trouverez toujours prêt à seconder vos efforts. »

Paris est donc occupée. Et sur l'occupation de cette capitale par les troupes russes en 1814, après l'abdication de Napoléon, mais avant les Cent Jours, voici ce qu'écrivit Chateaubriand :

« Toutefois cette première invasion des alliés est demeurée sans exemple dans les annales du monde : l'ordre, la paix et la modération régnèrent partout ; les boutiques se rouvrirent ; des soldats russes de la garde, hauts de six pieds, étaient pilotés à travers les rues par de petits polissons français qui se moquaient d'eux, comme des pantins et des masques du carnaval. Les vaincus pouvaient être pris pour les vainqueurs ; ceux-ci, tremblant de leurs succès, avaient l'air d'en demander excuse. »¹

Cela nous change un peu du mercenaire américain à Bagdad !

On sait que Chateaubriand devint un excellent ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII après la guerre ; puis il entra dans l'opposition et demeura le témoin lucide de son temps, après la prise du pouvoir de Louis-Philippe qui entame la longue et surtout infatigable décadence française, dont des présidents comme Charles de Gaulle ou Valéry Giscard d'Estaing prirent conscience.

C'est dans une lettre très riche qu'il joint à ses Mémoires², que Chateaubriand commence à soutenir l'idée d'une alliance franco-russe contre les intérêts de l'Autriche et de l'Angleterre. À cette époque le tzar est Nicolas ; il désire reprendre Constantinople et défendre les chrétiens d'Orient. Chateaubriand souligne déjà l'hypocrisie antirusse et la trahison occidentale en faveur des puissances islamiques :

« Une attaque de l'Autriche et de l'Angleterre contre la Croix en faveur du Croissant augmenterait en Russie la popularité d'une guerre déjà nationale et religieuse. »

L'Angleterre... alors qu'il a été réfugié – pendant la Terreur – puis ambassadeur à Londres, Chateaubriand remarque ce qui suit :

« L'Angleterre, d'ailleurs, a toujours fait bon marché des rois et de la liberté des peuples ; elle est toujours prête à sacrifier sans remords monarchie ou république à ses intérêts particuliers. Naguère encore, elle proclamait l'indépendance des colonies espagnoles, en même temps qu'elle refusait de reconnaître celle de la Grèce... L'Angleterre est vouée tour à tour au despotisme ou à la démocratie selon le vent qui amenait dans ses ports les vaisseaux des marchands de la cité. »

Cette diplomatie des coups tordus annonce bien sûr la diplomatie américaine qui mêle le libéralisme le plus rapace au plus violent messianisme humanitaire, quitte à plonger des populations entières dans un chaos durable. Chateaubriand ajoute sur ce dernier point, au moment de la révolution de juillet 1830 :

« Ces Anglais qui vivent à l'abri dans leur île, vont porter les révolutions chez les autres ; vous les trouvez mêlés dans les quatre parties du monde à des querelles qui ne les regardent pas : pour vendre une pièce de calicot, peu leur importe de plonger une nation dans toutes les calamités. »

Comme l'Amérique d'aujourd'hui, l'Angleterre épuisée par sa guerre perpétuelle contre la France est d'ailleurs très endettée !

« L'Autriche n'a rien à demander à l'Angleterre ; celle-ci à son tour n'est bonne à l'Autriche que pour lui fournir de l'argent. Or, l'Angleterre, écrasée sous le poids de sa dette, n'a plus d'argent à prêter à personne. »

Alors Chateaubriand se prend à rêver de l'Alliance franco-russe qui sera réalisée au début des années 1890 entre le cabinet français et le tzar Alexandre III, le parrain de Sacha Guitry. Il en trouve tout de suite les causes si naturelles et culturelles, à la fois donc littéraires, historiques et... géographiques :

« Il y a sympathie entre la Russie et la France ; la dernière a presque civilisé la première dans les classes élevées de la société ; elle lui a donné sa langue et ses mœurs. Placées aux deux extrémités de l'Europe, la France et la Russie ne se touchent point par leurs frontières, elles n'ont point de champ de bataille où elles puissent se rencontrer ; elles n'ont aucune rivalité de commerce, et les ennemis naturels de la Russie (les Anglais et les Autrichiens) sont aussi les ennemis naturels de la France. »

Il voit tout de suite que la France et la Russie peuvent contrôler l'Europe, comme Napoléon l'avait compris à Tilsitt en 1807, lorsqu'il rêvait d'un « partage du monde » franco-russe :

« En temps de paix, que le cabinet des Tuileries reste l'allié du cabinet de Saint-Pétersbourg, et rien ne peut bouger en Europe. En temps de guerre, l'union des deux cabinets dictera des lois au monde. »

Enfin Chateaubriand propose à la diplomatie française de soutenir la Russie dans l'affaire orientale et de s'adresser ainsi au tzar :

« Nous pouvons tenir ce langage à Nicolas : "Vos ennemis nous sollicitent ; nous préférons la paix à la guerre, nous désirons garder la neutralité. Mais enfin si vous ne pouvez vider vos différends avec la Porte (Istanbul) que par les armes, si vous voulez aller à Constantinople, entrez avec les puissances chrétiennes dans un partage équitable de la Turquie européenne." »

Et de juger ainsi les intérêts des deux grandes nations alliées :

« J'ai fait voir assez que l'alliance de la France avec l'Angleterre et l'Autriche contre la Russie est une alliance de dupe, où nous ne

trouverions que la perte de notre sang et de nos trésors. L'alliance de la Russie, au contraire, nous mettrait à même d'obtenir des établissements dans l'Archipel et de reculer nos frontières jusqu'aux bords du Rhin. »

On sait que de Gaulle était un lecteur de Chateaubriand, avec qui il partageait un certain pessimisme historique... De Gaulle d'ailleurs pensait que « la Russie boirait le communisme, comme le buvard boit l'encre ». Quant à la France, elle boirait souvent la « tasse », en 1919 comme en 1939 ou 56, en se mettant aux ordres des Anglo-Saxons !

Et Chateaubriand, soudain moins rêveur, sentait venir ce vent de trahison :

« Maintenant, mes projets ne sont plus réalisables : la Russie va se tourner ailleurs. »

Les grands esprits n'ont pas besoin de boule de cristal.

1 Mémoires d'Outre-tombe, Tome 2, Livre XXII, chapitre 13.

2 Mémoires, Tome III, livre XXIX, chapitre 13.